HAL
open science

Typologie des phrases autonomes: catégorisations et transcatégoriations

Alexandra Oddo

To cite this version:

Alexandra Oddo. Typologie des phrases autonomes: catégorisations et transcatégoriations. Anscombre, Jean-Claude and Darbord, Bernard and Oddo, Alexandra and García de Lucas, César. La phrase autonome: théorie et manifestations, Peter Lang, pp.117-130, 2016, GrammR, 978-2-87574-331-2. 10.3726/978-3-0352-6606-1/19 . hal-01545216

HAL Id: hal-01545216

https://hal.parisnanterre.fr/hal-01545216v1

Submitted on 7 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Typologie des phrases autonomes : catégorisations et transcatégorisations

Alexandra Oddo

EA 369 Études Romanes

Université Paris Ouest Nanterre La Défense

Introduction

Née de la difficulté d'associer le concept d'autonomie à l'unité « phrase » pour des raisons diverses, à commencer par la définition même et de la phrase et de l'autonomie[1], la problématique qui nous rassemble a le mérite d'aborder des questions théoriques et pratiques essentielles en matière de définition de l'autonomie en linguistique, de délimitation des séquences, de typologie et de fonctionnement des actes de parole.

Car s'il semble en effet délicat de définir l'autonomie de la catégorie « phrase »[2] – en ce sens qu'elle constitue une séquence aux limites mal définies en dehors des contraintes typographiques qui pèsent sur elle (Bosredon & Tamba 2003) – on peut en revanche envisager de mesurer l'autonomie de certaines sous-catégories qui en empruntent la forme et parfois même le nom. Phrases figées, expressions, locutions, phrases génériques, énoncés sentencieux, énoncés situationnels, routines formulaires : cette petite liste non exhaustive n'a pas d'autre objectif que de montrer qu'un certain flou terminologique règne, cela n'aura échappé à personne.

---

1 « Ce qui paraît discutable, c'est l'idée même que la phrase puisse être une bonne unité de calcul en grammaire, surtout pour le traitement des données de langue parlée » (Blanche-Benveniste 2002 : 7). Pour autant, les termes qui pourraient la remplacer (Kleiber revient sur les substituts 'clause' et 'période') ne semblent pas non plus satisfaisants après examen (Kleiber 2003 : 22).

2 Claire Blanche-Benveniste évoquait d'ailleurs une « notion insaisissable, en dehors de ses indéniables manifestations graphiques et prosodiques » (Blanche-Benveniste 2002 : 21).

Il s'agira donc d'aborder le concept d'autonomie de la phrase par l'étude de certaines de ses sous-catégories, et surtout, de vérifier si cette caractéristique peut figurer au nombre de ses propriétés. De déterminer si, lors de transformations, d'évolutions, de modifications de ces catégories (ou transcatégorisations) – car nous souhaitons aborder plusieurs cas de figure : proverbes tronqués, passage de la catégorie des proverbes à celles des locutions figées, ou encore de celle des énoncés sentencieux à celle des énoncés situationnels par exemple –, leur autonomie ou leur dépendance se voit affectée par le transfert.

1. Les concepts de phrase et d'autonomie appliqués à la phraséologie et à la parémiologie

La démarche, même si elle est limitée à un certain nombre de « types » ou sous-catégories, n'est pas sans difficulté. Elle repose sur un prérequis : celui de la définition et la délimitation de ces différentes catégories de phrasèmes au sein de l'ensemble plus vaste que constitue la phrase. Nous pourrons, à la lumière de ces données, vérifier l'autonomie ou la dépendance de ces séquences et travailler plus précisément sur la notion de transcatégorisation. L'autonomie peut-elle constituer une propriété, entre-t-elle dans la définition des différentes catégories abordées ? Permet-elle, finalement, de distinguer les catégories les unes des autres ? Répondre à ces questions pourrait en partie résoudre certains problèmes de taxinomie propres à la phraséologie et à la parémiologie, tout en nourrissant la recherche autour du concept d'autonomie en langue.

À l'évocation de la question des différentes catégories à associer à la phrase, je ne peux me résoudre à ne pas citer cette phrase de *La grammaire méthodique du français* qui, il faut le dire, tombe à pic, tout comme leurs exemples de « phrases » : *une petite clef tomba sur le trottoir* ; *un peu trop cuit, ton rosbeef* ; *et ta sœur* ; etc.

Si l'on veut établir la grammaire de la phrase, on se heurte d'emblée à une réalité méthodologique bien connue des disciplines empiriques et qu'on pourrait résumer par la formule : qui au départ trop embrasse risque fort de ne rien étreindre à l'arrivée. En effet, les énoncés effectifs qui correspondent à l'idée que nous nous faisons d'une phrase française revêtent des formes trop diversifiées pour constituer des données permettant de définir directement les régularités valant pour toute phrase (Riegel, Pellat & Rioul 1994 : 108).

Une chose est sûre cependant, l'unité « phrase » et le concept d'autonomie, même envisagés séparément, sont indissociables de l'étude de la parémiologie et de la phraséologie. Le mot phrase, et peut-être est-ce un abus de langage, investit ainsi fréquemment la désignation de ces unités. Les proverbes, rappelons-le, sont des cas de « phrases

génériques », comme il convient de les analyser depuis les travaux de Jean-Claude Anscombre et Georges Kleiber[3]. La phraséologie est quant à elle la science qui étudie les phrases figées ou phrasèmes, selon des théories plus récentes. L'unité « phrase » se retrouve donc au centre de l'approche des suites polylexicales, sans toutefois convenir, nous y reviendrons, à leur définition, précisément en raison de l'absence d'autonomie de certains de ces énoncés.

La taxinomie aussi utilise ces concepts en vue de proposer des classifications satisfaisantes de ces différents énoncés. Avec l'essor de ces deux disciplines, dans le dernier quart du XXe siècle, les limites linguistiques et sémantiques de chaque sous-catégorie se précisent davantage. Finalement, le terme de phrasème sera retenu pour décrire tout type d'association récurrente en langue[4]. Ce mot dérivé de phrase permet d'évoquer à la fois les énoncés sentencieux et les unités phraséologiques tout en tenant compte des spécificités de chaque système. Les unités phraséologiques et les proverbes en constituent différentes manifestations même s'ils sont régis par des contraintes différentes – car le figement n'affecte pas les énoncés sentencieux. Igor Mel'Čuk recense ainsi trois grands types de phrasèmes sémantiques : « collocations, clichés [proverbes] et locutions [faible, semi-locution, locutions forte ou complète] » (Mel'Čuk 2011 : 45-47).

Quant à la question de l'autonomie, elle est centrale pour l'étude de l'ensemble des phrasèmes car elle constitue une propriété permettant d'en distinguer différents types. Il n'est ainsi pas rare de constater que le concept d'autonomie sert de pivot aux comparaisons : énoncés sentencieux génériques *versus* énoncés situationnels ; proverbes *versus* locutions figées ; locutions figées *versus* routines formulaires, entre autres. Nous proposerons ici un corpus visant à définir, pour chaque catégorie, son rapport à l'autonomie (syntaxique et/ou référentielle).

---

3 Les phrases génériques peuvent être « génériques *a priori* analytiques » (elles expliquent le sujet générique et sont donc vraies ; « génériques typifiantes *a priori* » (elles évoquent une généralité et acceptent les exceptions, comme *Les voitures ont quatre roues*) ; « génériques typifiantes locales » (elles permettent à un énonciateur d'émettre un jugement). Les proverbes font partie des phrases génériques typifiantes *a priori*. À ce sujet voir Kleiber (1989) et Anscombre (2000).

4 Sans entrer dans les détails d'autres manifestations linguistiques, il peut être utile de revenir sur certaines définitions, grâce aux définitions proposées par Hausmann et Blumenthal : « Ces distinctions se résument de la façon suivante : la phraséologie (unité : phrasème) se compose de phraséotermes (arrêt cardiaque/équipement portuaire/ feu rouge), de collocations (administrer une gifle/un célibataire endurci / grièvement blessé) et de locutions (casser les pieds à quelqu'un/prendre la mouche / un cordon bleu) » (Hausman & Blumenthal 2006 : 4).

2. Les énoncés sentencieux au regard de l'autonomie

Revenons sur la définition des énoncés sentencieux pour commencer. Jean-Claude Anscombre les a soumis à un examen de leurs propriétés pour arriver aux conclusions suivantes :

Nous appellerons forme sentencieuse tout texte a) clos ; b) autonome ; c) combinable avec un marqueur médiatif du type *comme dit S ;* d) minimal pour ces propriétés. Un texte est clos lorsqu'il peut faire l'objet d'une énonciation indépendante d'énonciations antérieures ou postérieures, et n'entretient donc pas de relations déictiques avec l'énonciation. Il est autonome si aucune place particulière ne lui est assignée dans le discours où il apparaît. Il peut donc être déplacé librement, compte tenu bien sûr de certaines contraintes syntaxiques et sémantiques générales (Anscombre 2012b : 36).

La définition fait donc apparaître clairement un certain nombre de propriétés linguistiques relevant des domaines de la syntaxe (indépendance, mobilité et déplacement des propositions au sein d'un texte) et de la sémantique (généricité, polyphonie et échoïcité). Une première distinction s'en dégage aussi, qui s'était fait jour dès les premières études consacrées au phénomène parémique et à la typologie des formes qu'il embrasse. Une catégorie à part est constituée par les énoncés situationnels qui partagent certaines propriétés des proverbes mais s'en distinguent par leur événementialité :

> […] ce caractère générique suffit à écarter de la classe des [proverbes] les phrases idiomatiques comme *Il aura passé de l'eau sous les ponts*, *L'amour, toujours l'amour*, *C'est la goutte d'eau qui fait déborder le vase*, *Quand il n'y en a plus, il y en a encore*, toutes phrases qui partagent avec les proverbes la propriété de servir à caractériser une situation, mais sont en revanche épisodiques, et non pas génériques. Je les appellerai phrases situationnelles (Anscombre 2000 : 10).

L'énoncé situationnel se caractérisant par sa nature événementielle et épisodique se distingue donc nettement de l'énoncé proverbial, de type gnomique et générique[5]. Et il nous semble que, privés de généricités, ces énoncés le sont aussi d'un certain type d'autonomie : l'autonomie référentielle évoquée très justement par Irène Tamba dans ses travaux : « Une interprétation idiomatique dépend de la situation discursive particulière de ses emplois, alors que le sens proverbial articule une interprétation générique compositionnelle décrochée de tout contexte

---

5 « DÉF$_1$: un *énoncé proverbial* sera un *ON*-énoncé sentencieux générique.
DÉF$_2$: un *énoncé situationnel* sera un *ON*-énoncé sentencieux non générique » (Anscombre 2011b : 72).

énonciatif à une interprétation sentencieuse tout aussi générale » (Tamba 2011 : 122).

Cela revient à interroger le concept d'autonomie sur le plan sémantique[6] et à distinguer justement les proverbes, énoncés autonomes et minimaux, des énoncés situationnels – dépendants sur le plan référentiel – et exigeant, comme l'a signalé la chercheuse, un contexte discursif pour être intelligibles. Contrairement au proverbe (*La nuit tous les chats sont gris* dont l'application se veut universelle pour une communauté linguistique donnée), l'énoncé situationnel, fondé sur l'unicité, le cas particulier (*Un ange passe* ; *Il y a anguille sous roche*, oui mais quelle anguille ?) est certainement autonome sur le plan de la syntaxe, mais il ne l'est pas, à notre sens, sur le plan sémantique.

Rappelons-le, l'énoncé sentencieux (phrase *ON*-sentencieuse) se caractérise par les propriétés suivantes : c'est une phrase générique typifiante *a priori* qui a un énonciateur-premier qui est un *ON-énonciateur*. Ces phrases sont des textes clos, autonomes et combinables avec des marqueurs médiatifs (*Comme on dit*, *Comme le dit la sagesse des nations*, et pour l'espagnol[7] *Dice el refrán*, *Como dicen*, etc.).

En voici quelques exemples extraits de l'œuvre de Camilo José Cela pour l'espagnol :

> EL PEZ MUERE POR LA BOCA, dicen, y dicen también que QUIEN MUCHO HABLA MUCHO YERRA, y que EN BOCA CERRADA NO ENTRAN MOSCAS, y a fe que algo de cierto para mí debe de haber en todo ello (C.J. Cela, *La familia de Pascual Duarte*, Barcelona, Destino, 1996, p. 91).

> « – Yo he ofrecido dos velas si saca una Notaría de primera, y una, si no saca más que una de segunda.
>
> – Muy bien hecho, hija mía, A DIOS ROGANDO Y CON EL MAZO DANDO, yo ofrezco también lo mismo » (Camilo José Cela, *La colmena*, Madrid, Castalia, 1990, p. 379).

---

6 Ici les mots de Georges Kleiber jettent une certaine lumière sur cette dichotomie : « Les phrases figées comme *un ange passe* ou *les carottes sont cuites*, parce que définitoirement incomplètes, ne connaissent qu'un emploi spécifique, c'est-à-dire ne peuvent pas s'employer de manière autonome comme une phrase générique. Elles sont donc vouées à s'appliquer à des occurrences « spécifiques » (Kleiber 2012 : 47-48). À noter aussi que l'énoncé *un ange passe* fait l'objet de dénominations variées : phrase idiomatique, énoncé situationnel, phrase figée…

7 Les marqueurs médiatifs spécifiques à l'espagnol ont été recensés par Anscombre (2011b : 69). Il s'agit de *Dice el refrán, como reza el proverbio*, *como dice el refrán*, *como dicen*, *dicen*, *como dice la sabiduría popular*, *dicta el refranero* (*popular*), *aconseja el refrán*, etc.

Puede ser que la muerte sea menos terrible que la vida pero el hombre prefiere la vida, MÁS VALE MALO CONOCIDO QUE BUENO POR CONOCER (C.J. Cela, *San Camilo 1936*, Madrid, Alianza Editorial, 1997, p. 252).

Les énoncés situationnels sont eux des *ON-énoncés* sentencieux non génériques : ils acceptent aussi les marqueurs médiatifs et sont autonomes sur le plan syntaxique. En revanche, ils supportent des marques circonstancielles incompatibles avec les énoncés proverbiaux qui sont gnomiques (et acceptent la combinaison avec des marqueurs de généricité)[8] :

Claro, por lo que a mí respecta, AHÍ ME LAS DEN TODAS (Miguel Delibes, *Diario de un emigrante*, Barcelona, Destino, 1994, p. 41).

No te preocupes. MÁS SE PERDIÓ EN CUBA (Ángel María de Lera, *Tierra para morir*, Madrid, Aguilar, 1966, p. 282).

Hay una gratificación extra por Navidad. No para echar coche pero MENOS DA UNA PIEDRA (Miguel Delibes, *Diario de un cazador*, Barcelona, Destino, 1994, p. 9).

Hale ya – intervenía el otro guardia – ; ahora retírense de aquí todo el mundo y TENGAMOS LA FIESTA EN PAZ (Rafael Sánchez Ferlosio, *El Jarama*, Barcelona, Destino, 1969, p. 314).

Dans ces syntagmes, la proposition mise en relief renvoie nécessairement au contexte énoncé implicitement ou explicitement, ce qui explique leur manque d'autonomie référentielle. Capables d'un fonctionnement indépendant sur le plan de la syntaxe, ces énoncés se trouvent pris en discours dans une relation de subordination à une information contextuelle. Autrement dit, leur fonctionnement est conditionné par la présence d'une situation à laquelle ils renvoient tacitement. Si nous prenons l'énoncé *Lo que nos faltaba para el duro*, il ne peut, en toute logique, se passer d'un référent textuel permettant son intégration dans le discours. Dans les exemples suivants, cette relation est mise en relief et met en évidence l'absence d'autonomie référentielle :

El general Sanjurjo aparece carbonizado en un accidente de aviación […] ¡ LO QUE NOS FALTABA PARA EL DURO ! (C.J. Cela, San Camilo 1936, Madrid, Alianza Editorial, 1997, p. 273).

---

8 Pour l'essentiel, ces définitions sont issues des travaux de Jean-Claude Anscombre et Georges Kleiber.

La noche pasada me limpiaron el sillín de la burra. LO QUE FALTABA PARA EL DURO, vamos (M. Delibes, Diario de un cazador, Barcelona, Destino, 1994, p. 203)[9].

Ces énoncés présentent une énorme disparité structurelle que quelques exemples permettront de mieux saisir :

Prefiero manejarme solo, y [si más adelante me mercó una perrita], MIEL SOBRE HOJUELAS (M. Delibes, *Diario de un emigrante*, p. 169).

Ahora, [que ella se crea lo que quiera], A MÍ PLIN (M. Delibes, *Cinco horas con Mario*, Barcelona, Destino, p. 56).

Tránsito es mucha novia para ti pero mira, ¡ suerte que tienes y QUE TE QUITEN LO BAILADO ! (C.J. Cela, San Camilo 1936, p. 16).

Ils sont en effet combinables avec les marqueurs médiatifs. Éléments partagés par les usagers d'une langue, ils font intervenir, comme les proverbes, la notion de communauté linguistique développée par Berrendonner dès 1981 et appliquée par Anscombre au domaine de la parémiologie :

Évoquer un proverbe, c'est faire entendre la voix de « la sagesse des nations », « la sagesse populaire », etc., i.e. un *ON*-locuteur. Mais dire *Les chats chassent les souris*, c'est également mettre en scène un *ON*-locuteur : « le savoir partagé », « la science populaire », « l'observation quotidienne ». Dans les deux cas il y a bien un énonciateur premier, même s'il est indéfini, diffus, non spécifique, et qui met à la disposition de la communauté linguistique un principe général dont il autorise ainsi l'application à des cas particuliers (Anscombre 2000 : 11).

3. Parémiologie *versus* phraséologie *versus* routines formulaires

Ces remarques permettent aussi de bien distinguer la catégorie des énoncés situationnels de celle des routines formulaires, très peu étudiées jusqu'à une date récente en dehors des travaux proposés par Anscombre à partir de 1979. Ces dernières rassemblent les énoncés destinés à l'interaction sociale, comme l'ont souligné Corpas Pastor (1996) et Alvarado Ortega (2007) et ne peuvent être comprises qu'à travers leur

[9] Le cas de *Lo que faltaba para el duro* est analysé sans examiner en profondeur le rôle de *lo* dans l'énoncé et sans tenir compte de son rôle dans une éventuelle anaphore pronominale. Il est question ici de montrer la référence contextuelle (contexte auquel renvoie l'énoncé) et non pas la référence syntaxique (le mot ou groupe de mots auquel il renvoie). Nous sommes fondée à penser que les énoncés situationnels n'ont pas d'autonomie référentielle car ils renvoient à un événement, évoqué explicitement ou non en contexte.

valeur pragmatique : *Buenos días* ; *¡ madre mía !* Elles sont de ce fait, exclues de la catégorie des phrases génériques et non combinables avec des marqueurs médiatifs.

La généricité des énoncés, puis, dans un deuxième temps leur autonomie, en viennent donc à constituer des propriétés distinctives au sein même de la catégorie des énoncés sentencieux. Le même principe oppose les unités phraséologiques et les proverbes, avec un critère supplémentaire, celui de l'autonomie syntaxique. Et encore une fois, la catégorisation passe par la comparaison desdites catégories et par le truchement de leur autonomie :

> Sans reprendre les arguments de divers ordres que Norrick avance à l'appui de cette dichotomie sémantique, je retiendrai seulement celui qu'il tire de leur statut linguistique de « petits textes complets signifiant par eux-mêmes » (Norrick, 1985 : 5). Le fait de définir les proverbes comme des unités de sens autonomes permet, en effet, d'éliminer des locutions comme *jeter l'éponge*, et des comparaisons hyperboliques *proverbiales* telles que *muet comme une carpe*, qui doivent forcément s'intégrer dans une unité phrastique plus large. Sont également exclues des phrases idiomatiques comme *un ange passe*, qui montre qu'elles s'inscrivent « dans le système aspectuo-temporel dépendant du contexte d'énonciation (Kleiber, 1994 : 219) » (Tamba 2012 : 185-186).

Dans la catégorie des locutions une situation de discours est requise. D'ailleurs, en phraséologie, les unités sont souvent classées suivant leur fonction ou le noyau (verbal, nominal, adjectival ou adverbial, entre autres bien sûr) autour duquel elles s'organisent.

Les exemples suivants montrent de quelle façon la locution s'intègre dans le discours et adopte alors une fonction grammaticale :

> Empezarían los trámites y LOS DIMES Y DIRETES (F.-J. Alcántara, *La muerte le sienta bien a Villalobos*, Barcelona, Destino, 1955, p. 230).

> El viejo Eloy raramente actuaba A HUMO DE PAJAS (M. Delibes, *La hoja roja*, Barcelona, Destino, 1994, p. 112).

> Lo reconocía el propio Sartre, que por cierto era un burgués DE TOMO Y LOMO (J. M. Gironella, *Condenados a vivir*, Barcelona, Planeta, 1971, p. 309).

> La mentira es la tapadera del error, y de error en mentira esto VA A ACABAR COMO EL ROSARIO DE LA AURORA (C.-J. Cela, *San Camilo 1936*, Madrid, Alianza editorial, 1997, p. 83).

Successivement dans ces exemples, les locutions prennent la fonction du nom (*dimes y diretes*) de l'adverbe (*a humo de pajas*), de l'adjectif (*de tomo y lomo*) et du verbe (*acabar como el rosario de la aurora*) montrant ainsi leur nécessaire intégration dans une unité phrastique plus importante, comme le souligne Irène Tamba.

Il est inutile de revenir ici sur d'autres propriétés de la catégorie – l'opacité sémantique, la lecture non compositionnelle de l'ensemble, leur statut de dénominations mono-référentielles[10], leur figement ou blocage des propriétés transformationnelles et paradigmatiques – décrites dans de nombreux travaux depuis les deux dernières décennies du XXe siècle[11]. La terminologie développée dans ce domaine a souvent été critiquée, en vertu d'un certain flou en partie lié à la diversité des vocables renvoyant aux réalités phraséologiques[12]. Un élément intéresse tout particulièrement notre étude, celui de la distinction expression *vs* locution dont font état bon nombre de spécialistes. Pour les auteurs du *Diccionario fraseológico del español moderno*, les questions de délimitation de la phrase et d'autonomie sont centrales pour différencier ces deux types de composition : les locutions y sont considérées que comme des parties de phrases alors que les expressions sont associées à des syntagmes autonomes.

> [Locuciones] Deben ser completadas para formar una oración gramatical. La unidad fraseológica *de uvas a peras* corresponde a un simple adverbio de tiempo […]. Y una frase como *tocarse las narices* es una locución que funciona como predicado verbal más complemento directo. Así pues, estas unidades son solamente partes de la oración, y no una oración completa.
>
> [Expresiones] Se trata de secuencias que en muchos casos constituyen residuos de oraciones gramaticalmente compuestas y que aquí se encuentran reducidas a muy pocos elementos. Pero lo que realmente caracteriza estas expresiones es que contribuyen al buen funcionamiento de la comunicación o facilitan la interacción social y sólo dentro de estas se comprende su estabilidad e idiomaticidad. Como ejemplos de unidades fraseológicas especialmente acuñadas para satisfacer las exigencias de la comunicación citaremos primero las expresiones con que el hablante estructura, organiza o precisa lo que dice (*dicho sea de paso*). Otras sirven para enfatizar lo dicho o caracterizarlo afectivamente (¡ *a mí plín* !) (Varela & Kubarth 1994 : XI-XII).

---

10 Terminologie empruntée à Kleiber (1984).

11 Silvia Palma propose un tableau très complet de la discipline (2007 : 17 et sq.).

12 Gaston Gross (1996 : 3) relève le problème pour le français « Les problèmes linguistiques qui constituent la matière de ce livre sont à ce point occultés par l'absence de définitions rigoureuses que celles qui sont proposées sont souvent contradictoires, parfois à l'intérieur d'un même ouvrage ». Pour l'espagnol, Varela Fernando et Kubarth Hugo, les rédacteurs du *Diccionario fraseológico del español moderno* (1994 : XI), évoquent les mêmes confusions : « Los ejemplos arriba mencionados constituyen solamente un modesto capítulo del abundante catálogo fraseológico de que disponemos al hablar. Ya el hecho de que existan tantas etiquetas diversas para clasificar estas combinaciones (giros, decires, dichos, locuciones, fórmulas, modos de decir, modismos, refranes, proverbios) da idea de la complejidad del problema ».

Une dernière série de phrasèmes fait ici son apparition, constituée d'éléments qui se caractérisent par une certaine autonomie. *La Gramática descriptiva de la lengua española* en a délimité les contours grâce aux travaux de Gloria Corpas :

> Hay que decir que la clasificación de Corpas incluye, en la línea de Zuluaga (1980), una tercera categoría, la de los « elementos fraseológicos » que, según Corpas pertenecen al habla. Se trata siempre de enunciados completos en sí mismos (Corpas 1996 : 132), que se dividen a su vez en « paremias » (como *Los duelos con pan son menos*) y « fórmulas rutinarias ». […] Son fórmulas de la interacción social habituales y estereotipadas que cumplen funciones específicas en situaciones predecibles y, hasta cierto punto, ritualizadas (Corpas 1996 : 171). Esta dependencia situacional se da en fórmulas de cortesía, de dirección del discurso (*Usted dirá*), de expresión del hablante (*¡ Habráse visto !*) y tal vez de otros tipos (Piera & Varela 1999 : 4413).

Les études de Corpas Pastor, puis Alvarado Ortega précisent les définitions de cette catégorie particulière d'énoncés, notamment au regard de leur autonomie[13] :

> Corpas (1996) diferencia dentro de este tipo de UFs dos subgrupos[5], las paremias y las fórmulas rutinarias :
>
> a) Las *paremias*, que tienen autonomía textual y significado referencial, y se dividen a su vez en :
>
> – Enunciados de valor específico, que no poseen valor de verdad general (*las paredes oyen* o *si te he visto no me acuerdo*).
>
> – Citas, de origen conocido, proceden de textos o fragmentos hablados de un personaje real o ficticio (*la vida es sueño* de Calderón o *ande yo caliente, y ríase la gente* de Góngora).
>
> – Refranes, de origen desconocido (*de tal palo, tal astilla*).
>
> b) Las *fórmulas rutinarias*, que carecen de autonomía textual y tienen un significado social, expresivo o discursivo.
>
> – Fórmulas discursivas, que cumplen funciones de organización del discurso (*Buenos días, ¿ qué tal ?*).
>
> – Fórmulas psico-sociales, que expresan el estado mental (*¡ Qué bonito !, ¡ madre mía !*)[14].

Ce type d'énoncés, très présents dans la langue se manifeste aussi par le biais de structures syntaxiques diverses :

---

13 Dans un récent article, Jean-Claude Anscombre a cependant quelque peu nuancé ces affirmations en opposant ces routines formulaires aux proverbes précisément sur le terrain de leur autonomie (Anscombre 2015).

14 Les travaux de Corpas sont cités par Alvarado Ortega (2007 : 13).

Llega un día que las cosas acaban saliéndose a flote, QUIERAS QUE NO.

¿ La blusa no te la pones ? No. Por arriba con el traje de baño VA QUE CHUTA.

A echar mano cualquier domingo del kilito de arroz y pegarse el festín Y SANTAS PASCUAS.

(Rafael Sánchez Ferlosio, *El Jarama*, Barcelona, Destino, 1969, p. 269, 132 et 266).

Nous retiendrons, comme María Belén Alvarado Ortega, le trait social, et par là discursif (puisque lié à l'interaction entre individus) présent dans chaque utilisation des routines formulaires, leur valeur éminemment pragmatique : « las fórmulas rutinarias poseen un significado social o discursivo y muestran la actitud del hablante ante el enunciado » (Alvarado Ortega 2007 : 18-19). Elles se placent sous le signe du jugement de valeur et peuvent être perçues comme des éléments de la modalisation du discours[15]. D'ailleurs, l'implication de l'individu dans son propos est souvent associée à l'utilisation de l'exclamation et de l'interrogation, deux procédés qui marquent l'énoncé modal :

Ellos mismos se encargan de la recogida y del transporte. ¡ Y SANTAS PASCUAS ! (A. M. de Lera, *Tierra para morir*, Madrid, Aguilar, 1966, p. 73).

Hacemos notar al vecindario el malestar que su conducta produce a la vez que les rogamos que pongan sus altavoces en servicio para informar debidamente al público. ¡ TOMA DEL FRASCO ! (C.J. Cela, *San Camilo 1936*, Madrid, Alianza Editorial, 1997, p. 290).

Ces éléments de réflexion, proposés dans le cadre d'une catégorisation des énoncés, nous permettent d'arriver, comme Jean-Claude Anscombre et Irène Tamba, à la conclusion d'une nécessaire distinction des plans concernés par l'autonomie, non seulement en ce qui concerne les routines formulaires, mais aussi les énoncés situationnels et les routines formulaires :

[…] il conviendrait de distinguer – ce qui à notre connaissance n'a jamais été fait de façon systématique – l'autonomie linguistique proprement dite, représentant les potentialités d'indépendance dues aux propriétés linguistiques de la routine considérée, et l'autonomie textuelle, ensemble des degrés d'indépendance de cette même routine quand elle est insérée dans un texte (Anscombre 2015).

4. Transcatégorisations et autonomie

Appliquée au mot, la transcatégorisation (dite aussi conversion ou transposition) renvoie au procédé par lequel on crée un nouveau mot

[15] « La modalisation peut se définir comme la marque subjective explicite de l'énonciateur sur son propos ». Pottier, Darbord & Charaudeau (2005 : 236-244).

en le faisant passer dans une autre catégorie sans adjonction d'affixe. J'ai préféré ce terme à celui de transfert pour décrire un phénomène semblable se produisant au niveau supérieur – phrastique, celui de la suite polylexicale codée – car il renvoie davantage au concept linguistique qui peut s'étendre aux lexies complexes décrites dans les travaux de Pottier (2000).

Nous avons – et c'était l'objectif de la démonstration – proposé une étude de ces catégories au regard de leur autonomie, vue comme une propriété permettant de les distinguer. Et inversement, il peut être intéressant d'en vérifier l'étanchéité, de voir comment, dans l'évolution des langues, ces énoncés peuvent être modifiés au point de perdre (ou gagner !) cette propriété, changeant ainsi de catégorie. Je ne peux proposer ici que quelques exemples, qui pourront, je l'espère, être complétés à l'avenir.

Les cas recensés en diachronie sont divers et montrent surtout un mouvement de la classe des proverbes vers d'autres catégories. En diachronie, les modifications peuvent altérer la nature même des énoncés et, par conséquent, leurs propriétés discursives. En effet, comme l'a déjà fait remarquer Irène Tamba (2011 : 118) : « Il arrive d'ailleurs que des composants proverbiaux soient recyclés sous forme d'idiomes ».

Ce processus qui fait perdre son caractère proverbial à un énoncé parémique est possible et certains proverbes ont pu perdre leur statut au profit d'expressions figées : ainsi *pedir peras al olmo* (*No pidas al olmo la pera, pues no la lleva*)[16], *A tuerto o a derecho* ('Sin consideración ni reflexión'), qui est un composant du proverbe tombé en désuétude : *A tuerto o a derecho, ayude Dios a nuestro concejo*, qui n'est plus attesté que sous la forme d'une phrase figée depuis 1780, *Burla Burlando*[17], premier membre du proverbe *Burla burlando, vase el lobo al asno*, recueilli dans toutes les compilations depuis le Moyen Âge jusqu'à nos jours. La *ley del embudo* finalement, locution nominale servant à critiquer une injustice, est issue du proverbe *La ley del embudo/lo estrecho para otros/lo ancho para uno.*

Ce passage dans la catégorie des unités phraséologiques est avéré puisque de nouvelles propriétés, celle des locutions (figement, opacité sémantique et blocage des propriétés transformationnelles), conditionnent dans leur usage discursif ces séquences.

En raison du phénomène de troncature (i.e. de la modification de sa structure par l'effacement lexicalisé d'un de ses membres) qui peut

---

16 Il est le plus souvent attesté en littérature sous cette nouvelle forme. Voir Oddo Alexandra (2011 : 104).

17 La RAE en propose deux définitions : « 1. loc. adv. coloq. Sin advertirlo o sin darse cuenta de ello. *Burla burlando hemos andado ya tres kilómetros.* 2. loc. adv. coloq. Disimuladamente o como quien no quiere la cosa. *Burla burlando consiguió su empleo* ».

l'affecter, le proverbe est aussi amené, dans certains cas, à perdre sa généricité et, par conséquent, à passer dans la catégorie des énoncés situationnels. Ainsi la forme recensée autrefois : *Otro gallo le cantara, si buen consejo tomara*, qui devient, après troncature *Otro gallo me/te/nos cantara/cantaría*. En voici quelques exemples d'utilisation :

> Si tú hubieras marcado el paso a su tiempo, OTRO GALLO NOS CANTARÍA A TODOS (R. J. Sender, *Imán*, Barcelona, Destino, 1995, p. 219).

> Sabes que si le fueras al alcalde con la pena y te trabajaras la lástima, OTRO GALLO TE CANTARÍA (A. Grosso, *La zanja*, Barcelona, Destino, 1961, p. 12).

> Si yo hubiese sido más dura, otro gallo me cantara (M. Delibes, *Cinco horas con Mario*, Barcelona, Destino, 1995, p. 49).

> Quizás de haber sido más humilde, OTRO GALLO ME HUBIERA CANTADO (C. J. Cela, *Nuevas andanzas y desventuras de Lazarillo de Tormes*, Obra Completa de Camilo José Cela, (I), Barcelona, Destino, 1944, p. 416).

Ces extraits montrent bien la perte de généricité de la séquence (qui n'est plus combinable avec le marqueur *généralement*) et son passage dans la catégorie des énoncés situationnels (*como dicen*, *otro gallo*…) qui permettent de commenter une situation particulière, épisodique, et non plus une propriété générale, non événementielle.

Un autre exemple, français cette fois, permet de rendre compte du phénomène. De mystérieux cheveux, ceux d'Éléonore servent de titre à un ouvrage sur les expressions françaises du quotidien (*C'est comme les cheveux d'Éléonore*, Bernet & Rézeau 2010). Mais on a préféré à cet énoncé sa suite : « quand il n'y en a plus il y en a encore », faisant ainsi passer la séquence de la catégorie des énoncés sentencieux à celle des énoncés situationnels[18]. La séquence 'abrégée' sera même immortalisée en devenant le slogan d'une célèbre marque de vaisselle. Elle permet de qualifier ce qui est sans fin (pour rappel la dernière goutte devait permettre de faire encore dix vaisselles !). Mais ce faisant, la troncature entraîne aussi le changement de catégorie : la séquence initiale, qui possède les propriétés permettant la « montée abstractive du sens » décrite par Georges Kleiber dans son analyse de *C'est en forgeant qu'on devient forgeron*[19], n'est, après troncature, plus possible et son autonomie s'en voit limitée.

---

18 « Soldes : quand il n'y en a plus, il y en a encore » (*Le Parisien*, 06/08/2010). Le titre commente ici le prolongement (occasionnel) de la période légale des soldes.

19 Georges Kleiber écrivait ainsi : « Or, si l'on considère le sens du proverbe (via son application référentielle), on constate clairement qu'il dépasse le cadre des forgerons, puisqu'il s'applique plus ou moins à toute activité, pour signifier que c'est en exerçant cette activité qu'on devient un spécialiste de cette activité » (Kleiber 2000 : 55-56).

Pour finir, nous voudrions aussi signaler un cas moins fréquent, celui de la transformation d'énoncés situationnels en proverbes. Ces énoncés vont connaître une évolution inverse à celle que nous venons de décrire, puisque leur forme va s'allonger en diachronie.

Ainsi *¿ A dónde irá el buey que no are ?* est modifié par l'ajout d'un segment (*sino a la carnicería ? /sino al matadero ?*) dès la période classique qui permet de contrebalancer la modalité énonciative interrogative peu adaptée à l'énoncé sentencieux[20]. *A otro perro con ese hueso* connaît le même genre de modification en diachronie, avec l'ajout de *que yo roído lo tengo.* Quant à *No se ganó Zamora en una hora*, il est soumis à deux modifications successives : d'abord un ajout (No se ganó Zamora en un ora, NI SEVILLA EN UN DÍA / No se ganó Zamora en una ora, NI *ROMA* SE FUNDÓ LUEGO TODA) puis un retour à son signifiant d'origine.

Ces trois exemples montrent bien la nécessaire adaptation des énoncés à leur catégorie. La présence dans ces séquences de la modalité énonciative interrogative ou alors la présence de marques de la *déixis* entraîne des bouleversements de leur structure permettant (ou pas) de mieux les adapter aux propriétés de leur catégorie.

Conclusion

Sans aller jusqu'à évoquer la possibilité de considérer que l'autonomie est une propriété de la phrase, ce n'était pas l'objet du présent travail, il semble pourtant, qu'après cet exposé, cette autonomie occupe une place centrale pour l'étude de la phraséologie et de la parémiologie, surtout en termes de définition, de typologie et de classement des énoncés. Une importance étayée à la fois par la présence systématique de ce critère pour définir les énoncés sentencieux et les phrases figées et par la nécessaire recatégorisation que toute modification ou évolution en diachronie engendre chez ces énoncés particuliers.

---

[20] Cette modalité est *a priori* incompatible avec les énoncés sentencieux génériques : « La diversité des attitudes psychiques qui se traduisent par des phrases interrogatives : appel d'information, délibération, demande de confirmation, mise en doute, refus, hypothèse, appel à l'approbation, se ramène à un facteur commun, qui est de constituer des attitudes non thétiques, c'est-à-dire, ne visant pas à poser le procès, mais au contraire, à le mettre en débat » (Moignet 1974 : 100).